

Compte-rendu de la table ronde organisée autour de la manifestation "Dialogue interculturel : la rencontre des folies" au Parc de la Villette

Ils sont fous ces jeunes ?

Pendant que les Rencontres des Folies prenaient place au Parc de la Villette, Respect Mag organisait, en partenariat avec la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, une table ronde avec des jeunes encadrés par l'association L'Eclaircie, qui mène son action dans le 17^{ème} arrondissement parisien. But de la rencontre: parler d'eux, un peu. Une discussion en comité restreint, certains ayant fui le quartier suite à une intervention de police.

Un premier constat s'impose: être jeune est une notion qui diffère selon chacun. Pour Chouki, «tout est dans la tête, ce n'est pas uniquement une question d'âge. C'est aussi une façon de vivre, on peut trouver tout et son contraire. La mentalité est supérieure à l'âge réel finalement». Pour Hadem, la frontière est claire: «A 18 ans, on est adulte, la loi est derrière nous. C'est plus comme lorsque l'on était petits, où on faisait ce qu'on voulait sans trop se soucier des responsabilités.» Ce que vient nuancer Leïla: «On ne grandit pas en un jour non plus. Tu ne peux pas dire que la veille de tes 18 ans, tu es un enfant, et sitôt après avoir soufflé tes bougies tu es un adulte. Tu grandis constamment, même après avoir passé le cap des 18 ans.» «Je suis d'accord avec Leïla, ce sont les aléas de la vie qui font qu'on est jeune ou plus», poursuit Chouki: «S'il faut donner un âge pour estimer être adulte, je le situerais plutôt aux alentours de 25 ans. On sait à 18 ans qu'on est adulte, juridiquement surtout, mais en vérité on ne l'est pas totalement.» Hannan le rejoint sur la majorité pénale: «A 18 ans, on est responsable de ses actes, avant c'est les parents.» Elle fait aussi référence à l'influence de la société: «On est considéré comme jeune par la société même après sa majorité. À 19 ans, j'ai toujours ma carte Imagine R.» Avant de conclure: «Après, c'est dans la tête. Certains, à 30 ans, ont une mentalité de jeunes.» Séga prend encore plus de recul: «Au boulot, je suis considéré comme un adulte. J'ai les mêmes responsabilités, c'est la même erreur que l'on soit jeune ou adulte.» Quant à sa place dans la société, pour lui les choses sont simples: «Il faut avoir conscience que la société voit les jeunes d'une façon commerciale, comme une niche marketing désignée par des publicitaires. À nous de rester ce que l'on est et de ne pas les laisser décider pour nous.»

Le débat s'ouvre, et le rapport aux anciens est évoqué: «Les anciens, ceux des générations qui nous précèdent, peuvent nous faire part de leur expérience, de leur jeunesse d'avant.», dit Chouki. Un peu en retrait, Hakim fait part d'un héritage lourd à porter: «Ceux qui sont plus petits n'en ont pas forcément conscience, mais il faut dire que la génération des grands, qui ont aujourd'hui entre 35 et 40 ans, a beaucoup morflé. Beaucoup sont partis dans la drogue ou l'alcool, ou ont pété un plomb. Psychologiquement, c'est parfois violent pour nous, mais ça l'a été énormément pour eux.» Pourquoi ? « Ne pas partir avec les mêmes chances que d'autres est ce qui nous unit. Mais c'est à leur époque que tout a commencé. Ils se sont mangés la société en pleine gueule.», répond-il. Chouki risque une comparaison avec les quartiers aisés, et pose un premier constat: «Grandir dans un quartier difficile et un quartier bourge, ce n'est pas pareil, on ne vit pas les mêmes choses.» Sans hésitation, il préfère pourtant «grandir dans un quartier difficile»: «Les jeunes qui vivent dans les beaux quartiers n'ont pas la notion de l'argent, alors que les jeunes qui viennent d'un quartier difficile savent ce que c'est qu'un euro.» «Je suis allée au lycée dans le 16^{ème} et je suis carrément d'accord avec Chouki», affirme Hannan. «Je préfère grandir dans un quartier difficile, parce qu'on voit et vit plein de choses qu'eux ne vivent pas et ne vivront peut-être jamais. D'une certaine manière, ça nous prépare à la vie», poursuit-elle. Pour Leïla, «grandir dans un quartier difficile, c'est grandir plus vite». Elle se dit aussi choquée par « une chose qu'on ne dit pas assez, c'est que la drogue, bien souvent dure, tourne autant si ce n'est plus que dans les nôtres ». Tout en acquiescant, Segga affine le propos : « C'est vrai tout ça. En même temps, quand tu grandis et que tu deviens parent, tu vois les choses différemment:

tu te dis que tu préférerais quand même que tes enfants aillent à l'école dans les beaux quartiers.»

Sinon, ce qu'il aime dans les quartiers comme le sien, «c'est qu'ils sont cosmopolites ; tout le monde y vit avec tout le monde et on apprend très tôt à y respecter la différence, ce qui est très important». Moussa, lui, évolue carrément dans une autre sphère : «Moi, je suis militaire engagé. C'est une vie qui n'a rien à voir avec le quartier. Ce n'est pas la même discipline, et encore moins le même langage.» Leïla tient toutefois à préciser: «Attention. Il n'y a pas que des difficultés à vivre dans un quartier. Même si le quotidien n'est pas toujours facile, le fait de voir des gens solidaires les uns des autres te fait mûrir. Dans le 16^{ème}, ils sont égoïstes. Ils ne calculent pas les clochards, les parents d'élèves ne se parlent pas. Alors que nous on pense à l'autre.» «C'est vrai. Chez nous, tout le monde connaît tout le monde», assure Hadem. Pour Chouki, en cas de besoin, il y a «l'asso du quartier»: «Ça montre qu'il y a une solidarité. Les parents savent qu'ils peuvent laisser leurs enfants jouer dehors, ça fait partie de l'ambiance».

Peut-on parler de malaise ? «Il y a un malaise, mais pas pour tout le monde», selon Hannan. Elle raconte: «Je me suis retrouvée entre des CRS et des casseurs à la Garde du Nord. Je ne comprends pas leur malaise, même si je ne dirais pas qu'ils font ça sans raison. Le malaise en banlieue est supérieur à celui que vivent les jeunes sur Paris.» Selon Chouki, «la première difficulté est que, quand on est un jeune des quartiers ou des cités, on a déjà une image: celle du sauvage qui va tout casser. Alors que la plupart des jeunes de quartiers difficiles sont calmes.» «Mis à part le quartier, on ne voit pas grand-chose», regrette-t-il ensuite: «Dans les beaux quartiers, les parents ont les moyens de faire bouger leurs enfants, de leur faire découvrir des endroits et leur ouvrir l'horizon. Ça aide à bien grandir.»

Brahim, lui, ne se sent pas discriminé en raison de son lieu de vie: «Moi, ça ne m'handicape pas de venir de là.» Un constat qu'est loin de partager Hannan: «Je ne suis pas d'accord. Quand on le dit ou qu'on l'écrit sur un CV, celui d'en face a généralement des préjugés, comme si nos valeurs étaient systématiquement inférieures aux siennes. Si on venait des beaux quartiers, on ne subirait pas ça.» «Et puis il faut connaître les endroits au-delà des amalgames», reprend Séga: «Nous on est dans le côté populaire du 17^{ème} arrondissement, mais il y a aussi des beaux quartiers. Tout comme dans le 93, il y a Le Raincy. Certains sont fiers de dire qu'ils viennent du 93 quand ils sont petits. C'est de l'insouciance, mêlée à de la fierté, style «Je représente mon quartier». C'est bien souvent dans un rapport de force. À 25 ans, on le dit moins, on est plus posé.» Moussa confirme: «Tu vas dire 93 pour te la raconter, quand tu es petit. Plus tard, tu changes de mentalité.» Pour Hannan aussi, c'est une perception qui évolue avec l'âge: «Le quartier c'est tout ce qu'on connaît. À partir d'un certain âge, on veut garder ce qu'on y a appris, mais aussi voir autre chose pour soi et ses enfants.» Dans le souci constant de briser les généralités, elle précise : «C'est bête à dire, mais ce n'est pas parce qu'on vient d'un même quartier qu'on est tous pareils. Ma sœur ne sait rien de ce qui se passe dans le quartier, par exemple. Elle a un caractère différent du mien, on n'est pas du même âge, on n'a pas les mêmes fréquentations, la même école.»

À propos de l'école justement, elle estime que «le niveau scolaire, la composition des classes comptent pour notre avenir. Là, il y a des cas sociaux, ailleurs il y a des classes patrimoines et des écoles privées: c'est choquant et inégal.» Sentiment partagé par Brahim: «Je n'ai pas voulu aller en classe patrimoine. Ce n'est pas normal ce système, on est tous pareils, même si certains ont des lacunes et d'autres des facilités.» Chouki, lui, fait valoir que «mettre un élève avec des difficultés dans une classe avec un bon niveau, ça peut aussi nuire aux autres». Il estime, au contraire que, «s'ils sont tous d'un bon niveau, ils peuvent progresser ensemble».

Hannan revient sur la violence comme expression d'un malaise et le caractère enfermement de certains quartiers: «On a tous des malaises. Mais certains ont des trucs profonds, ils deviennent violents. Des jeunes veulent s'en sortir, ceux-là ont choisi la voie légale. D'autres ont choisi de ne pas sortir du quartier.» Ce que reprend Chouki: «Attendez. À force d'entendre «J'en suis sorti», on dirait qu'on parle de prison.» «Non, je veux simplement dire s'en sortir dans la vie »,

lui répond Hannan. Selon elle, «beaucoup de jeunes des quartiers difficiles choisissent la révolte, mais parfois c'est plus une facilité de faire ce choix-là que de se prendre la tête pour s'en sortir». Leïla prend position à son tour: «Ce n'est pas forcément un choix. Au départ, tout le monde veut réussir. Mais certains se replient sur eux-mêmes et abandonnent dès le premier échec. Et il ne s'agit pas seulement de réussite matérielle, réussir c'est fonder une famille autant que gagner de l'argent.» «En tout cas, fonder une famille et vendre du shit, c'est moyen comme choix de vie.», plaide Hannan.

Vendre du shit ? «C'est mieux d'avoir un salaire stable que d'avoir l'ombre de la prison qui plane au-dessus de ta tête, avec l'incertitude du lendemain», répond Chouki. «La plupart de mes potes sont parents et travaillent», lance Séga. Mais il constate que «certains ont lâché prise. Ils avaient du mal à venir en cours et préféreraient vendre du shit. C'est plus facile et tentant, quand tu gagnes 200/300€ par jour. Tu te fais des voyages en Thaïlande, à l'île Maurice...» Il poursuit: «Et tout ça quand il n'y a pas l'accord tacite de certains parents, quand le fils pose le loyer sur la table. Mes parents à moi n'auraient jamais accepté ce genre de situation. C'est une question d'éducation: chez moi, on a toujours été nourris et habillés, bien élevés mes frères et moi. Et même s'il s'agit d'amitiés de longue date, il y a des gens qu'on ne suit pas car on change, la mentalité n'est plus la même. C'est un choix de vie, et aujourd'hui je me rends compte que j'ai pris le bon chemin.» S'il partage ce sentiment, Chouki comprend aussi le mécanisme qui peut en amener certains à dealer: «Je ne vais pas dire que dealer c'est bien. Mais si l'école lâche et qu'ils ne trouvent pas de taf, on voit ce que c'est... Et ça reste quand même un kiff de prendre de l'argent...» Il se confie: «Au début de l'année, j'étais sans lycée. Un pote m'a proposé de dealer pour faire du fric. J'ai passé une journée avec lui et j'ai vu l'argent qu'il faisait rentrer. Et, quelque part, j'étais fasciné par ce qu'il gagnait avec autant de facilité. J'ai été tenté de faire pareil. Mais je me suis raisonné en me disant que je n'avais pas fait toutes ces années d'école pour rien. Avec un ami dans la même situation que moi, on s'est motivés à aller au rectorat le matin. Finalement, j'ai trouvé une école, il y a à peine une semaine... Mais, il n'empêche, tu peux comprendre celui qui se laisse aller. Et des potes en galère, prêts à tout et n'importe quoi pour de l'argent, j'en ai plein...»